

L'INTERNATIONALISME CUBAIN OU LA RÉVOLUTION AU-DELÀ D'ELLE-MÊME



RÉMY HERRERA *

« Cuba : divinité (romaine) protectrice
des enfants au berceau »

Gaffiot (1934),

Dictionnaire latin-français, Hachette, p. 447.

Avant de concentrer le propos sur le thème de l'internationalisme cubain, nous poserons trois postulats. Dans ce qui suit, nous considérerons : premièrement, que l'impérialisme existe ; deuxièmement, que cet impérialisme réellement existant, ici surtout états-unien, tente depuis plus d'un siècle, avec application, méthode et quelques succès, d'écraser à peu près tout ce qui ressemble à un progrès démocratique, même prudent ou limité, en Amérique latine et caribéenne ; troisièmement, que cet impérialisme états-unien, actionné en tout dernier ressort par la haute finance, mis en œuvre par la machine d'État à Washington, avec l'activité de ses services secrets, appuyée de longue date par celle de mafias, avec ses multiples relais locaux et ses dispositifs de sanctions administratives extraterritoriales, est en guerre contre Cuba, et ce depuis le début de la révolution. Il s'agit d'une guerre non déclarée, mais réelle, à travers notamment le blocus, qui est un crime contre l'humanité.

* CHERCHEUR AU CNRS EN ÉCONOMIE (UMR 8174 - CENTRE D'ÉCONOMIE DE LA SORBONNE)

L'auteur remercie les organisateurs du Cercle universitaire d'études marxistes (CUEM) pour l'invitation à la séance de leur séminaire où ce texte a été présenté, le 4 juin 2015.

Il nous paraît préférable de commencer par ces postulats, qui ont été prouvés – et éprouvés, jusque dans leur chair – par maints Latino-Américains, au point d’être devenus pour eux des évidences, parce que ces faits sont oubliés, ou niés, par un assez grand nombre de gens au Nord – même (ou surtout ?) en France, même (ou surtout ?) à gauche, hélas. De ces postulats, problématiques comme on le voit, découlent des implications tout à fait majeures : d’abord, l’anti-impérialisme demeure la pierre de touche de tout vrai programme de gauche ; ensuite, l’Amérique latine constitue un front anti-impérialiste de première importance ; enfin, Cuba reste une clé (sinon la clé) pour comprendre les divers processus révolutionnaires en cours sur ce continent, depuis leur réactivation en 1998 grâce à la révolution bolivarienne au Venezuela.

46

Comme il se peut qu’il y ait des sceptiques, limitons-nous à dire que les calculs que nous avons pu réaliser en une autre occasion, à partir des statistiques des rapports du ministère de la Défense des États-Unis, ont mis en évidence qu’au début de la décennie 2010, il pourrait y avoir près de 935 000 soldats états-uniens déployés sur 1 150 bases militaires à l’extérieur du territoire continental états-unien. C’est, pour les effectifs comme pour les bases, davantage que les records historiques de l’après-Deuxième Guerre mondiale (1946)¹. Ajoutons qu’avant la toute première guerre des États-Unis qualifiée par Lénine d’« impérialiste », c’est-à-dire leur intervention de 1898 dans la dernière guerre d’indépendance de Cuba (1895-1898), au cours de laquelle la haute finance états-unienne poussa à l’entrée en guerre contre l’Espagne² –, Washington était déjà intervenu militairement plus de 100 fois en Amérique latine et dans les Caraïbes depuis 1776³. Ou plus exactement depuis 1798 et ce qui pourrait être la première expédition militaire états-unienne, en République dominicaine. Après 1898, c’est bien plus...

Le contexte posé, venons-en plus directement au sujet : à l’internationalisme de la révolution cubaine. Cet internationalisme a des racines (1^{re} partie) et a pris, au fil du temps, des formes différentes, militaires (2^e partie) et civiles (3^e partie), les unes et les autres emplies – nous y reviendrons – d’une même éthique.

¹ Herrera (2013) et Herrera et Cicchini (2013).

² Herrera (2006).

³ Herrera (2010).

Les racines de l'internationalisme cubain

Commençons par les racines, lesquelles plongent, tout d'abord, dans l'histoire générale ou universelle de l'internationalisme ; ensuite, dans l'histoire de Cuba, bien sûr ; et enfin dans les relations entre Cuba et l'Union soviétique.

L'internationalisme universel a son histoire. Il est difficile de dire quand elle débute. Peut-être est-ce dans le mouvement même de création de l'idée de nation. Des étrangers ont combattu pour la Révolution française, qui se déclara « amie et alliée naturelle des peuples libres », et permit l'élection d'un Prussien, Cloots, à la Convention de 1792. Il y eut aussi, en Haïti, des Jacobins blancs qui luttèrent aux côtés des troupes d'anciens esclaves noirs commandées par Toussaint Louverture. Francisco de Miranda a combattu à Valmy dans l'armée de Dumouriez pour l'idéal d'une nation libre avant de tenter de libérer le Venezuela du joug colonial. Le général Antonio José de Sucre, le plus aimé, le plus brave et fidèle des officiers de Bolivar, conduisit à la victoire – l'ultime, celle d'Ayacucho, le 9 décembre 1824, qui libéra le Pérou et la Bolivie et fit chuter l'empire espagnol des Amériques (sauf à Cuba et Porto Rico) – une armée internationaliste, unissant des hommes venus de tout le continent latino-américain. D'autres se rangèrent plus tard au côté de la Commune de Paris, tel le Polonais Dombrowski. Puis, il y eut le Komintern et, en 1920, le premier congrès des peuples d'Orient à Bakou, dans cet Azerbaïdjan qui était alors la seule région du monde musulman où des communistes s'étaient organisés en partie avant l'Octobre rouge. Et après cela, évidemment, les brigades internationales en Espagne – où des Cubains, peut-être plus de 1 200, sont venus se battre pour la République, dont de la Torriente Brau, écrivain cubain né à Porto Rico et mort au combat près de Madrid fin 1936, quelques mois après García Lorca à Grenade. Malgré les drames et paradoxes qui ont marqué les relations entre Cuba et l'Espagne, il faut rappeler l'importance de ces trois années de guerre d'Espagne, où l'internationalisme a sans doute atteint son sommet, vingt ans avant trois autres années cruciales, celles de la guérilla à Cuba.

Tous ces combats séparés sont unis. Ils nous unissent. Les internationalistes sont unis par-delà leur nationalité – le refrain de notre chant le dit. Mais dans le cas cubain, l'internationalisme s'est également nourri d'un nationalisme très fort, et fort singulier.

N'oublions pas que Cuba est restée colonie, esclavagiste, beaucoup plus longtemps que les autres pays d'Amérique latine, puis qu'elle est devenue néocolonie états-unienne plus durement que toutes les autres. A long de cette histoire de dominations étrangères pourtant, des étrangers se sont solidarisés avec la cause de l'indépendance politique, puis de l'émancipation totale de Cuba : tel fut le cas d'Henry Reeve, *el Inglesito* venu de Brooklyn, qui servit sept ans dans l'armée de libération nationale lors de la guerre de 1868-1878 ; ou du Dominicain Maximo Gomez, ex-officier de l'armée espagnole rejoignant de Céspedes et les esclaves révoltés de la première guerre de libération, puis général en chef de la seconde guerre d'indépendance, avec Maceo, dont le père était lui vénézuélien ; ou encore l'Argentin Ernesto Guevara pendant la guérilla de 1956. Et la connexion du Che avec Cuba, avant qu'il ne soit cubain, a d'ailleurs été établie dans la lutte d'internationalistes cubains, communistes, comme Risquet Valdés, en défense du gouvernement Arbenz au Guatemala.

48

L'internationalisme cubain plonge surtout ses racines dans le processus de constitution même de la nation cubaine, là où les idées de libération nationale, portées notamment par José Martí, ont fusionné avec celles des revendications sociales, devenues peu à peu socialistes, puis communistes, grâce à des hommes comme Baliño et Mella en particulier, mais aussi, dans le temps plus long, avec celles des luttes anti-esclavagistes pour l'égalité des « races », l'égalité de tous les hommes. À Cuba, les Noirs ne demandent pas aujourd'hui de dédommagement ; le dédommagement, c'est leur révolution. Et ils savent que cette révolution a commencé avant 1959. Elle est le produit de siècles de luttes, de rébellions d'esclaves surtout, dans le sillage d'Haïti et sous le spectre de Toussaint plus encore que sous celui de Bolivar. On sait à Cuba que les armées *mambises* des grandes guerres d'indépendance étaient majoritairement noires et métisses. On sait que l'Orient de toutes les révoltes a la peau très brune. On sait aussi que c'est le système capitaliste qui a causé – non pas seulement aux populations noires, mais à l'humanité tout entière – ce crime absolu qu'a été l'esclavage ; que ce sont des capitalistes, en l'occurrence, à Cuba, les capitalistes sucriers esclavagistes, contrôlés très tôt par les États-Unis sous la forme même de la colonie, qui ont exploité tout le peuple cubain : esclaves africains, *coolies* chinois, *peones* espagnols, engagés irlandais, prisonniers de guerre mayas *yucatecos* revendus, Abyssiniens, Syriens... Les gros

sucriers cubains n'ont épargné personne, et ont même pressionné les Cortes pour que l'on discute des possibilités d'établissement d'un esclavage blanc à Cuba. C'est ce peuple mêlé de Cuba qui a fait, qui fait la révolution. Et le facteur unificateur de ces luttes, dans leurs trois composantes – luttes de libération nationale, luttes sociales et luttes contre l'esclavage, celles de l'anti-impérialisme, de l'anticapitalisme et de l'antiracisme –, c'est une éthique humaniste. Une éthique révolutionnaire commune qui est bien sûr présente au cœur de leur fusion, laquelle définit le projet communiste cubain. C'est très exactement cette éthique humaniste de la révolution qui anime et qui unifie les formes de son internationalisme.

Et l'Union soviétique ? L'URSS et, avec elle, les pays du Comecon, ont considérablement aidé Cuba. Au plan militaire, d'abord, en arrêtant l'impérialisme états-unien et en garantissant une certaine protection à la révolution dans ses premières années de radicalisation. Mais aussi aux plans financier, économique, technique, humain, jusqu'à amener dans Cuba des années 1980 un relatif bien-être pour tous (car ce n'est pas le socialisme qui a causé les pénuries de Cuba des années 1990, mais la chute de l'URSS et la fin du Comecon). Cela ne s'est pas fait, d'évidence, sans difficultés, ni problèmes (aux niveaux économique, idéologique ...). Mais cela ne fait certainement pas pour autant de Cuba un reflet du soviétisme aux Caraïbes. L'internationalisme cubain en apporte d'ailleurs précisément une preuve. Car les Soviétiques, très souvent à la traîne, et à contrecœur, mais suivant quand même (avec livraisons d'armes), ont eu, grâce à cet internationalisme cubain, l'occasion d'y puiser souvent le sens politique même de leur engagement extérieur.

On le voit donc, la révolution cubaine était en quelque sorte appelée à sortir de ses frontières. Ce, de par son héritage métisse, par l'inspiration idéologique de son mouvement de libération (« la patrie, c'est l'humanité », disait José Martí), par sa force d'attraction et d'intégration. Mais aussi parce qu'existaient, face à l'impérialisme, l'Union soviétique et la Chine maoïste (et Cuba tenta jusqu'au bout de les réconcilier). Mais en même temps, les Cubains voyaient que le Vietnam était bombardé et devait se battre sans riposte communiste commune, parce que la Russie et la Chine communistes étaient divisées, alors que l'Occident s'alignait derrière les États-Unis. La stratégie qui fut choisie par la révolution cubaine de combattre l'impérialisme sur plusieurs fronts était dans ces conditions autant offensive – pour l'affronter à l'échelle mondiale, systématiquement,

pour ce qu'il est – que défensive. Cuba affirmait son attachement au socialisme et défiait, seule, à quelque 100 km de leurs côtes, les États-Unis – en même temps que les lois de l'histoire.

Cet internationalisme cubain, dès 1959-1960, prit la forme, simultanément, mais séparément (ou complémentairement), de missions à la fois militaires et civiles.

Les missions militaires cubaines

50 Les missions militaires des Forces armées révolutionnaires (FAR) cubaines ont commencé à une époque où la question nationale, dans le contexte de la décolonisation, était déterminante. Et elles sont intervenues dans une période particulière durant laquelle, insistons-y, l'URSS existait et contribuait à contenir l'impérialisme états-unien. Ces missions militaires cubaines ont évolué dans le temps. Sur cette période, qui va de 1961 à 1991, elles sont paradoxalement montées en puissance. Paradoxalement car, dans le même temps, à Cuba, la stratégie du *foquismo* était écartée, et finalement abandonnée en 1967 avec la fin de la guérilla du Che en Bolivie ; en URSS, le moins qu'on puisse dire, c'est que les idées révolutionnaires continuaient à perdre de leur force ; et, dans le monde, les luttes baissaient d'intensité et disparaissaient même par endroits. Néanmoins, les missions militaires cubaines s'intensifiaient, jusqu'en 1991. Trois moments peuvent être distingués : les premiers contacts de Cuba avec les forces progressistes ; la généralisation des soutiens aux mouvements révolutionnaires ; et, à partir du milieu de la décennie 1970, l'assaut final, dirigé en priorité contre l'apartheid.

Il y eut donc, au tout début, des contacts établis avec les forces progressistes du Sud, dès 1959 et les tournées effectuées par le Che et Raúl Castro, notamment en Afrique. Tel a été le cas avec l'Égypte de Gamal Abdel Nasser, seul pays africain où Cuba avait une représentation diplomatique (de petite taille) avant 1959. À l'époque, la révolution ne disposait pas de grand-chose, mais trouva quand même quelque chose à donner au Chili frappé par le tremblement de terre de 1961 – Chili du gouvernement Jorge Alessandri, pourtant très hostile à Cuba.

Le tout premier pays africain à recevoir l'aide solidaire de Cuba fut l'Algérie d'Ahmed Ben Bella : une aide militaire est apportée au Front de libération nationale (FLN), avec l'envoi dès 1961 d'un bateau chargé d'armes (*via* Casablanca), puis de troupes (plus de

650 soldats) lors de la guerre des Sables de 1963 contre le Maroc. Une aide médicale aussi, avec l'arrivée des premiers médecins en Algérie et l'accueil à Cuba de blessés (et d'orphelins de guerre algériens que Ben Bella ira chercher un peu plus tard à La Havane). Entre les deux pays, on se comprend : une majorité des médecins avait quitté Cuba socialiste tout comme l'Algérie indépendante.

Les premiers étudiants en médecine africains (en provenance de Guinée Conakry) arrivent également à Cuba en 1961 – année de la déclaration du caractère socialiste de la révolution et de Playa Girón. 1962, c'est le blocus, l'exclusion de l'Organisation des États américains (OEA), l'isolement de l'île. Pour quelle raison ? Une raison simple : pour gagner les droits à la terre, à la santé, à l'éducation, à la dignité pour tous, la révolution dut abattre le capitalisme et la pourriture qui va avec : mafias, corruption, prostitution, travail des enfants, misère, soumission à l'impérialisme. C'est dans ce moment-là, de vulnérabilité, que la direction de la révolution fit le choix de généraliser l'aide, militaire et civile, vers l'Amérique latine, afin d'appuyer les guérillas en Amérique centrale, au Venezuela, au Pérou, en Argentine, en République dominicaine, puis, après leur écrasement, vers l'Afrique surtout. De l'aide a aussi été proposée au Vietnam agressé par l'impérialisme.

C'est le deuxième temps : la généralisation des soutiens aux mouvements révolutionnaires. Cuba va alors combattre au côté du Mouvement national congolais lumumbiste, avec, à la fin du mois d'avril 1965, l'entrée au Congo (Léopoldville), par la Tanzanie nouvelle de Nyerere, de l'avant-garde de la « Première Colonne du Che » (14 guérilleros cubains, bientôt rejoints par une centaine d'autres), puis d'une « Colonne Deux » ou « bataillon Patrice Lumumba », qui compta près de 300 hommes débarqués de l'autre côté du continent, par le port de Pointe-noire au Congo (Brazzaville). Et ce fut aussi le soutien au Parti africain pour l'indépendance de la Guinée (Bissau) et du Cap Vert d'Amilcar Cabral. Ce dernier sera bientôt, avec tant d'autres, à La Havane en janvier 1966 à la réunion de la Tricontinentale, fruit des efforts de camarades internationalistes, comme le Marocain Mehdi Ben Barka, pour connecter enfin, *via* Cuba, l'Amérique latine et caribéenne à la Solidarité afro-asiatique de l'après-Bandung 1955.

Et ce furent encore les soutiens de Cuba apportés au Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA) d'Agostinho Neto, à la SWAPO namibienne (*South-West African*

People's Organisation ou Organisation du peuple du Sud-Ouest africain), au Frelimo mozambicain (Front de libération du Mozambique), à la révolution de l'Éthiopie socialiste, et même aux rebelles érythréens auxquels Cuba a reconnu très tôt le droit à l'existence nationale.

Sans oublier la solidarité manifestée à l'égard du Front polissario et à la République sahraouie, après la marche verte d'Hassan II et la mort de Franco. Ou dans les années 1980, au Conseil national de la révolution burkinabè de Thomas Sankara – dont le tout dernier discours, juste avant son assassinat, était un hommage à Cuba. Dans le même temps historique, les États-Unis et leurs alliés écrasaient, eux, nombre de gouvernements, partis et individus progressistes dans le monde.

52

Les Cubains ont même été appelés en renfort et en force de dissuasion sur certains théâtres d'opération au Proche-Orient. Par exemple, en 1973, après l'échec de la tentative égypto-syrienne de récupération des territoires conquis par Israël (au cours de la guerre des Six Jours de 1967), la Syrie demanda l'aide militaire de Cuba. Les brigades de chars cubano-syriennes réunies n'ont pas eu à combattre, car des accords ont été signés, mais des soldats cubains ont un temps défendu les pentes du Golan menant vers Damas. Cet épisode a laissé des traces au Proche-Orient, notamment en Palestine, et surtout du temps de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) de Yasser Arafat, dans l'amitié entre les peuples cubain et palestinien. Israël est l'unique pays du monde à avoir voté sans discontinuité depuis 1992 à l'Organisation des Nations unies avec les États-Unis contre la levée du blocus.

Entre avril 1965 et mai 1991, près de 386 000 Cubains ont combattu les armes à la main aux côtés de leurs frères africains, dans une douzaine de pays. Mais les opérations militaires les plus importantes menées par la révolution cubaine sur le sol africain n'ont véritablement commencé qu'à partir de l'année 1975, en Angola, avec l'opération Carlota. En Éthiopie, dans une moindre mesure, mais à grande échelle tout de même, eut lieu entre le début 1978 et la fin 1989 l'opération Baraguá, qui vit plusieurs dizaines de milliers de Cubains défendre l'Ogaden (grand comme deux fois et demie l'île de Cuba) et l'intégrité territoriale de l'Éthiopie contre l'invasion somalienne. Il s'est agi d'une guerre assez compliquée, car les Soviétiques avaient soutenu la Somalie de Siad Barre, avant de décider de fournir une aide massive aux forces cubaines et

sud-yéménites, face aux États-Unis et l'Arabie Saoudite. Guerre compliquée donc, surtout par rapport aux réalisations états-uniennes en Amérique latine durant la même période : appui à Somoza contre les sandinistes au Nicaragua, à la junte militaire en Argentine jusque dans les salles de torture et la guerre des Malouines, aux escadrons de la mort au Salvador, ouverture de Soto Cano au Honduras, soutien à Duvalier en Haïti, déstabilisation de Manley en Jamaïque, invasion de la Grenade de Maurice Bishop, envoi d'armes aux Contras *via* Israël et l'Afrique du Sud, bombardement de Panama City... Est-ce donc si difficile de voir exister l'impérialisme ? Est-ce si difficile de choisir son camp ?

L'aboutissement de la montée en puissance des missions militaires cubaines, c'est, bien sûr, l'Angola. Les FAR y arrivent au mois d'août 1975 en réponse à la demande d'aide adressée dans l'urgence par Agostinho Neto à Fidel Castro. Un an à peine après la chute du fascisme et la révolution des Œillets au Portugal, l'indépendance de l'Angola se trouvait menacée par plusieurs forces hostiles au MPLA : d'abord, l'armée sud-africaine, celle de l'apartheid, de loin la plus puissante du continent et la courroie de transmission de l'impérialisme en Afrique australe ; ensuite, l'armée zairoise de Mobutu Sese Seko, appuyée par ses mercenaires blancs, assassins de Patrice Lumumba ; et enfin, leurs alliés locaux, contre-révolutionnaires, à base ethnique, ceux de l'Unita (l'« Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola » de Jonas Savimbi), du FNLA (« Front national de libération de l'Angola » d'Holden Roberto), ainsi que du FLEC (le fantoche « Front de libération de l'enclave de Cabinda »). Car c'est d'abord à Cabinda, en novembre 1975, qu'interviennent les Cubains, pour sécuriser l'enclave (pétrolière) angolaise séparée du reste du territoire par le fleuve et une fine bande de terre du Congo (Kinshasa). Quelques jours plus tard, c'est la bataille de Quifangondo, victorieuse pour les forces angolano-cubaines commandées par França « Ndalú » à la tête des FAPLA (Forces armées populaires de libération de l'Angola) et Risquet Valdés côté cubain. Cette première victoire empêcha les troupes du FNLA, alors à 25 km au nord-est de Luanda, de marcher sur la capitale – et obligea Holden Roberto à s'exiler... à Paris, où les droits de l'homme furent mobilisés par le pouvoir au service des idéaux de l'apartheid (et contre ceux de la Révolution française).

Les Cubains combattent, les Soviétiques envoient les armes : des blindés, des lance-roquettes BM-21, des MIG 21... Les

premières défaites militaires sud-africaines sont enregistrées dès décembre 1975, à Ebo, sur la route vers Luanda, puis à Catofe, où des soldats sud-africains blancs sont faits prisonniers. Les victoires s'enchaînent : à Medunda, dans le sud, le 1^{er} janvier 1976, puis trois jours après, dans le nord, à Uige (1 000 prisonniers, plus des mercenaires). Les combats reprennent en 1983, contre l'Unita cette fois, repoussée à Cangamba au sud-est, puis sur la côte, à Novo Redondo (aujourd'hui Sumbe). Enfin, c'est Cuito Cuanavale.

Cuito Cuanavale, la plus grande bataille militaire sur le continent africain depuis la Deuxième Guerre mondiale, six mois de combats jusqu'en mars 1988, opposant, d'un côté, 20 000 Angolais et 5 000 Cubains commandés par le général Leopoldo Cintra Frias, et, de l'autre, leurs adversaires de l'Afrique du Sud (7 000 soldats, lourdement équipés, avec artillerie à longue portée, avions de combat...) et de l'Unita (18 000 hommes). Il y a alors plus de 55 000 soldats cubains présents en Angola. Cuito Cuanavale, superbement ignorée chez nous, Cuito Cuanavale qui est pourtant un Stalingrad africain, un Valmy angolais, une victoire de portée universelle pour les progressistes du monde entier, car ayant contribué directement à la chute de l'apartheid.

54

C'est la fin de treize années de guerre, au terme de laquelle une armée majoritairement noire (bien des soldats cubains étaient noirs) l'emportait sur une armée blanche, celle de l'apartheid – et ce, pour la première fois depuis la déroute des armées napoléoniennes en Haïti (ou celles d'Italie en Éthiopie). L'armée la plus puissante du continent était défaite, au sol comme dans les airs, par l'héroïsme angolano-cubain. Jamais auparavant le gouvernement de Pretoria, allié de Washington, n'avait infléchi sa ligne. Il fut contraint de le faire. Nos livres d'histoire ne disent rien de ces combats, qui sont autant de victoires angolano-cubaines. Cet épisode est très peu connu en Occident – et pour cause. Il nous faut briser le mur du silence.

Le président Nelson Mandela a déclaré : « Cuito Cuanavale a constitué un tournant dans la lutte pour libérer le continent et notre pays du fléau de l'apartheid ». *Deon Ferreira*, dit « Falcon », commandant à l'époque les forces armées sud-africaines, a préféré dire ceci : « si la défaite pour l'Afrique du Sud signifie la mort de 31 soldats, la perte de 5 véhicules blindés, 3 chars et 3 avions, alors il y a eu défaite. Si la victoire pour les Cubains et la FAPLA signifie la mort de 4 600 de leurs soldats, la perte de 94 chars, 100 véhicules blindés, 9 avions de combat, plus des équipements soviétiques

estimés à un milliard de rands, alors ils ont gagné ». Peut-être que ce faucon sud-africain ne savait pas qu'il y eut plus de victimes soviétiques que de victimes fascistes à Stalingrad, mais que Stalingrad est une défaite nazie et une victoire soviétique, en même temps qu'une victoire pour nous tous. Est-ce donc vraiment si difficile que cela de choisir son camp ?

Sur le mur de Sikhumbhuto au Freedom Park à Pretoria, on peut lire plus de 2 000 noms de soldats cubains qui ont donné leur vie pour l'Afrique. Fidel l'a dit un jour : Cuba ne ramena d'Afrique que leurs dépouilles. Leurs victoires, qui sont aussi celles de tous leurs camarades africains ? Le retrait des forces d'occupation sud-africaines et le maintien de l'indépendance de l'Angola, l'autodétermination de la Namibie, la destruction du régime de l'apartheid.

Les missions civiles cubaines

Il n'est donc pas excessif, ni contradictoire, de dire que des principes ont animé ces missions ; des principes humanistes, situés aux antipodes du cynisme ; des principes qui sont les idéaux de notre internationalisme. Et, au fond, y a-t-il meilleur exemple de cette éthique indissociable de la révolution cubaine que celui des missions internationalistes cubaines dans le domaine de la santé ?

Quelques chiffres : Cuba, c'est la présence actuelle dans 66 pays du monde de près de 50 000 travailleurs de la santé, la moitié médecins (des femmes pour les deux tiers d'entre eux), qui exercent souvent dans des conditions difficilement imaginables : les forêts du Guatemala, les villages reculés d'Érythrée, les montagnes du Pakistan... Ils sont en général là où précisément il n'y a pas, où il n'y a jamais eu le moindre médecin. Il y a aujourd'hui davantage de médecins cubains en mission dans le monde que tous ceux originaires de l'ensemble des pays du G7. La comparaison des produits intérieurs bruts du G7 et de Cuba, c'est : 36 000 milliards de dollars d'un côté, un peu plus de 60 milliards de l'autre. Quel sentiment ressent-on lorsque l'on vient d'un des pays du G7 ?

Plus de 4 000 professionnels de la santé cubains sont à l'heure présente en Afrique, dans 32 pays, y compris, on le sait, dans ceux touchés par l'épidémie d'ébola : Sierra Leone, Liberia, Guinée... Mais sait-on qu'il y eut à Cuba 15 000 volontaires, hommes et femmes, pour partir en Afrique occidentale lutter contre ébola ?

Les résultats de cette solidarité, sur un demi-siècle ? Les voici : 595 000 missions médicales effectuées dans 158 pays, 325 000 travailleurs de la santé mobilisés par Cuba, 2,2 millions d'accouchements accompagnés, 12 millions d'enfants vaccinés, autant d'actes chirurgicaux réalisés, plus de 1,2 milliard de consultations... On peut imaginer que des vies ont été sauvées. Dans le même temps, 40 000 jeunes étrangers ont été diplômés dans les écoles de médecine cubaines depuis 1961, originaires de 45 pays différents, y compris des États-Unis, et ce totalement gratuitement – et (cela va sans dire, mais mieux vaut le dire) sous le blocus imposé par les États-Unis.

Où est le bien, où est le mal ? Où est la démocratie, la dictature ? Où est l'humanité, où sont les droits de l'homme ? Et la place manque pour évoquer ici les promotions de l'École latino-américaine de médecine (ELAM) à La Havane, les 30 000 Cubains de la mission médicale *Barrio Adentro* au Venezuela, la mission *Milagro* (miracle), ou encore les dernières brigades médicales cubaines récemment parties vers ... la Papouasie Nouvelle-Guinée.

56

Répetons-le : ce qui fonde ces missions, ce sont des principes éthiques. Car il en faut pour qu'un consensus soit trouvé au sein de ce peuple qui, plus longtemps et plus que tout autre, a démontré son soutien aux dirigeants de sa révolution, et accepté d'envoyer des médecins jusque dans des pays étrangers dont les gouvernements réactionnaires s'activaient pour tenter de détruire cette révolution cubaine. Ce fut le cas durant des années de l'Amérique centrale, martyrisée par les juntas militaires néofascistes et frappée par diverses catastrophes naturelles. Il faut beaucoup de principes éthiques pour accueillir et soigner à Cuba les enfants contaminés par la catastrophe nucléaire de Tchernobyl en 1986, et tenir à ces principes pour continuer à en accueillir et soigner d'autres (au total plus de 20 000, gratuitement, évidemment) quand, une fois l'URSS disparue, Kiev et le gouvernement ukrainien jugèrent opportun de critiquer La Havane sur la scène internationale. Quelle fut la réponse de Cuba ? Cuba déclara que ce n'était pas de la faute de ces enfants. Et elle continue aujourd'hui à les soigner – à Tarara, notamment. Et que dire des équipes médicales cubaines présentes en Haïti, avant et après le tremblement de terre, alors que tant d'organisations non gouvernementales ne font qu'y passer, et que le choléra y réapparaît ?

C'est l'humanisme de la révolution face à l'humanitarisme du marché. Il faut donc affirmer et réaffirmer cette éthique

révolutionnaire, et dire et redire qu'elle est celle d'une révolution qui continue à revendiquer aujourd'hui le marxisme-léninisme comme fondement de son idéologie.

Bibliographie

Herrera Rémy :

- (2006), *Cuba révolutionnaire – Économie et planification*, collectif, L'Harmattan, Paris.
- (2010), *Les Avancées révolutionnaires en Amérique latine*, Parangon, Lyon.
- (2013), « Crise et guerre sont-elles liées ? », *Cahiers d'économie et de management de l'innovation* (Bruxelles), n° 42, p. 175-194.
- Herrera Rémy et Joëlle Cicchini (2013), « Notes sur les bases et les effectifs militaires états-uniens à l'étranger », *Cahiers d'économie et de management de l'innovation*, n° 42, p. 147-174.

Résumé:

La révolution cubaine, qui triompha en 1959, est sortie de ses frontières à de multiples occasions. Cet article propose une analyse de cet internationalisme cubain. Il étudie ses racines, qui plongent dans l'histoire de l'internationalisme universel, dans celle de Cuba, mais aussi dans les relations entre Cuba et l'Union soviétique. Il examine ensuite ses évolutions au fil du temps, dans ses différentes formes, tant militaires que civiles, ainsi que les principes éthiques qui les unissent.

